

LA FOLLE
DE WOLFENSTEIN,
MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE,

PAR M. CAIGNIEZ;

*REPRÉSENTÉ, pour la première fois, à Paris, sur le
THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, le 6 Janvier 1813.*

Musique de MM. QUAISIN et LANUSSE,

Ballet de M. MILLOT.



PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS - ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1813.

PERSONNAGES.**ACTEURS.****CLEMENTINE**, baronne de Wolfenstein.Mlle. *Lévesque.***ADOLPHE**, baron de Wolfenstein, époux de Clémentine.M. *Frénoy.*La comtesse **POLINSKA**, aimée d'Adolphe.Mlle. *Leroi.*Le comte **USBALD**, frère de Polinska.M. *Defréne.***ROSALIE**, fille du Baron et de Clémentine, âgée de 6 à 7 ans.

Mlle.

SATURNIN, vieux concierge du château de Wolfenstein.M. *Dumont.***LISBETH**, fille de Saturnin, attachée à la Baronne.Mlle. *Lagrénois.*

(Ce rôle est de l'emploi des ducs.)

BRUNO, neveu de Saturnin.M. *Raffile.***ULRIC**, confident d'Usbald.M. *Adam.***FREMANN**, valet-de-chambre du baron.

Deux Garçons de ferme, dont un parlant.

Gardes du château de Wolfenstein. Gens du Baron et d'Usbald. Femmes de la Comtesse. Villageois et Villageoises.

*La scène est au château de Wolfenstein, en Bavière.*

Vu au Ministère de la Police générale de l'Empire, conformément aux dispositions du Décret impérial du 8 juin 1806, et à la Décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 13 novembre 1812.

Le Secrétaire-général, SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter. Paris, le 13 novembre 1812.

Le Préfet de Police, Baron PASQUIER.

FOLLE DE WOLFENSTEIN,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du château de Wolfenstein, dont le fond est ouvert sur un jardin. Il y a sur l'un des côtés une porte fermée, mais dont la clef est restée à la serrure.

SCENE PREMIERE.

SATURNIN, BRUNO.

SATURNIN.

Ah! ah! Bruno, te voilà revenu de la ville?

BRUNO

Oui, mon oncle, et bien fatigué, je vous en réponds.

(Il regarde autour de lui.)

SATURNIN.

Qu'est-ce que tu cherches donc ?

BRUNO.

Vous allez vous moquer d'moi, mon oncle. Tout en cheminant d' puis c'matin, n' me suis-je pas fourré dans la tête qu'en rentrant au château, j' trouverais ma cousine Lisbeth arrivée?

SATURNIN.

Ma fille? Tu sais bien que je n'ai pas reçu de ses nouvelles, depuis la lettre qu'elle m'a écrite pour m'annoncer l'affreux incendie du château d'Asberg, où notre bonne maîtresse, madame la baronne de Wolfenstein a péri si malheureusement.

BRUNO.

Oui, mais vous li avez répondu à vot' fille que puisqu'il n'y avait plus ni baronne ni château à Asberg, elle n'avait qu'à r' venir à Wolfenstein, embrasser son père Saturnin et son cousin Bruno.

SATURNIN.

J'espère bien que nous la reverrons, mais pas avant qu'elle

m'en ait prévenu sans doute. Au reste, as-tu fait exactement tes commissions ?

BRUNO.

J'men vante. Ma carriole est pleine, et monseigneur trouvera en arrivant l' château bien approvisionné.

SATURNIN.

Il faut aussi qu'il le soit pour tout ce monde qui nous arrive. M. le baron ne vient pas seul à Wolfenstein, il nous amène le comte Usbald et sa sœur Polinska. Il paraît même que c'est ici que se fera son mariage avec la comtesse.

BRUNO.

C' te comtesse Polinska, c'est elle qui a été cause qu' madame la baronne était devenue folle. Au surplus, la chère dame a bien fait de mourir. C' que c'est qu' la jalousie pourtant !

SATURNIN.

Elle n'avait pas tant tort d'être jalouse. S'être vue enlever ainsi le cœur de son époux, par celle qu'elle croyait sa plus sincère amie ! c'était bien dur.

BRUNO.

Sans doute. Mais l'avoir vue pour ça devenir folle à lier, ça n'était pas gai pour monseigneur.

SATURNIN.

Non ; mais puisque depuis lors (il y a quatre ans de cela) monseigneur n'a pas remis les pieds dans ce château, n'aurait-il pas mieux fait de laisser sa femme avec nous, plutôt que de l'envoyer ainsi à cent cinquante lieues, à ce château d'Asberg, chez cette vieille tante, qui est morte un an après et où, sans les soins de ma fille Lisbeth...

BRUNO.

Non pas, non pas, mon oncle ; monseigneur a bien fait. Vous n' vous souvenez donc pas comme madame la baronne était furieuse ? Tadigné ! n'a-t-elle pas une fois failli m'étouffer d' ses deux mains ? J' mamusais un matin à la r'garder extravaguer, une lubie lui prend et v' là qu'elle me parle comme si j'étais la comtesse. « Perfide Polinska, m' dit-elle, à moi ! rends-moi le cœur de mon Adolphe. Tu ris misérable ! j' veux d' mes propres mains déchirer, détruire ces funestes appas qui ont séduit mon voyage époux ! » La dessus, elle m'a saisi si vigoureusement au collet que c' nest pas sans peine que j'ai pu m'en débarrasser.

SATURNIN.

De quoi diable aussi t'avisais-tu de lui rire au nez ? Mais la malheureuse a cessé de souffrir, le baron est content, la comtesse triomphe...

BRUNO.

Et j'allons avoir une nœce au château, v' là c' qui m'touche, moi ; qu' ma cousine arrive bien vite, le brouhaha des fêtes la mettra p' tête en goût d'écouter c' que j'ai à lui dire, et tout ; ra pour le mieux.

SATURNIN.

Si je m'en souviens bien, Lisbeth ne t'écoutait guère autrefois.

BRUNO.

C'est vrai. Mais je n'en suis pas reconnaissable. Faut être de bon compte, j'étais alors si simple, si nigaud, si.,.

SATURNIN.

Elle te reconnaîtra, mon ami.

BRUNO.

Et puis songez donc ! Lisbeth qui a quatre ans de plus, sera quatre fois moins fière, voyez-vous.

SATURNIN.

Je le souhaite. Je te laisse pour aller chez M. le bailli et lui remettre un papier que m'a envoyé M. le baron... Ah ! jarni ! j'oubliais... M. le baron me recommande aussi dans sa lettre... (*Tirant une lettre.*) Voici ce que c'est. (*Il lit.*) « Mon cher Saturnin, tu auras soin, avant mon arrivée, de faire changer tout l'ameublement de l'appartement qu'occupait feu madame la baronne. Je ne veux rien revoir de tout ce qui me retracerait trop vivement le souvenir de cette infortunée. » (*à Bruno.*) Il a bon cœur, malgré cela, M. le baron. Ainsi, mon cher Bruno, c'est encore toi que je charge de cette commission. Ne perds pas de temps, fais-toi aider de nos garçons de ferme et transporte au garde-meuble tout ce qu'il y a dans l'appartement de la baronne.

BRUNO.

La jolie commission (*Montrant la porte du fond.*) Entrer dans c'te chambre que j'ai pas vue ouverte d'puis l'temps où j'y voyais tous les jours madame la baronne.

SATURNIN, riant.

Eh eh eh ! eh bien après ?

BRUNO.

Oh ! c'est pas qu'j'ai peur. Vous riez ! c'n'est pas ça du tout, du tout. C'n'est qu'la peine, voyez-vous d'savoir que madame la baronne... Et puis c'n'est pas ici qu'elle est morte. Oh ! j'suis bien tranquille. (*Appelant à la coulisse.*) Benoist ? Péters ? (*à Saturnin.*) D'ailleurs nous serons trois.

SATURNIN, riant.

C'est ça.

BRUNO.

Où est la clef ?

SATURNIN.

Je dois l'avoir ici. (*Il cherche dans un trousseau de clefs.*) Non... non, ma foi. Où diable...

BRUNO.

Tenez donc, mon oncle, la voilà sur la porte.

(*Il va prendre la clef.*)

SATURNIN.

Ah oui, je me rappelle que j'ai ouvert hier matin pour donner de l'air, j'aurai laissé la clef par distraction.

BRUNO, *mettant la clef dans sa poche.*

Avant d' commencer ici , j' vas detaler not' jument , et serrer nos provisions ; je r'viens tout d' suite. *(Il sort.)*

SATURNIN.

Dépêche-toi , entends-tu ? je ne serai pas long-tems chez M. le bailli. *(Il sort du côté opposé.)*

SCÈNE II.

LISBETH *seule, entrant par la porte qu'on vient d'indiquer.*

Je croyais avoir entendu la voix de mon père. *(Se tournant vers l'intérieur.)* Non , Madame , il n'y est pas. Je vous laisse un instant , pour le chercher dans le château. Achevez de vous habiller. Poussez le verrou de votre côté , pour que personne ne vienne vous interrompre. *(Elle tire la porte après elle et l'on entend aussitôt pousser un verrou en dedans.)* Nous voici arrivées dans ce château , sans y avoir rencontré personne. Mon père ne s'attend pas à nous revoir aujourd'hui , sans doute ; s'il a reçu ma seconde lettre , combien il aura été agréablement surpris d'apprendre que notre pauvre maîtresse n'a point péri dans l'incendie du château d'Asberg. — Et moi , qui malheureusement n'étais point en ce moment auprès d'elle , pour la secourir , j'ai peine encore à concevoir comment seule elle a pu échapper à un si terrible danger ! mais où trouverais-je mon père ? ah ! voici quelqu'un enfin , cet homme va me dire . . .

SCÈNE III.

LISBETH, deux GARÇONS de Ferme.

UN GARÇON, *en entrant, à l'autre qui le suit.*

Viens, j' te dis ; c'est dans c'te salle qu' monsieur Bruno a dit de v' nir l'attendre.

LISBETH.

Etes-vous de la maison ?

LE GARÇON.

Oui , mam'selle. l' n'y a pas plus d'un an que j' sommes garçons d' ferme d' monsieur Saturnin. Qui demandez-vous s' i vous plait ?

LISBETH.

M. Saturnin.

LE GARÇON.

J' venons de l' voir passer dans l' jardin.

LISBETH.

J'espère qu'il se porte bien.

LE GARÇON.

A merveille , dieu merci.

J'vous suis obligée. (*d'elle-même.*) Allons voir dans le jardin.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

Les deux GARÇONS, BRUNO.

UN GARÇON.

Faut que c'te fille soit une ancienne connaissance d' la maison.
Ah ! voilà M. Bruno.

BRUNO, à lui-même en entrant.

J' finirai l' reste plus tard. (*Aux Garçons.*) Ah ça, mes amis, vous allez m'aider à déménager l'appartement d' madame la baronne. Comme c'te chère dame n'est plus de c' monde, Monseigneur a décidé qu'il était inutile d' lui garder sa chambre.

LE GARÇON.

C'est juste.

BRUNO.

N'ais-je pas entendu qu' vous parliez à quelqu'un tout-à-l'heure?

LE GARÇON.

C'est une fille ou p't être ben une femme qui d'mandait M. Saturnin, j' l'avons envoyée dans l' jardin.

BRUNO.

Elle n'y trouverra pas mon oncle, il est chez l' bailli. Allons, mettons-nous à la besogne. (*Il va mettre la clef dans la serrure et essaye d'ouvrir.*) Qu'est-ce que c'est donc? pourquoi c'te porte. (*faisant tourner la clef en différens sens.*) C' n'est pas l' pêne qui retient. Il faut qu'on ait poussé l' verrou.

LE GARÇON.

Attendez, si c' n'est qu' ça, en donnant une bonne secousse....

BRUNO, vivement.

Un moment! (*d'un air effaré.*) j' fais une réflexion; i' faut être là dedans pour mettre c' verrou, par ainsi j' conclus qu'i' n' a pu s'être poussé tout seul.

LE GARÇON.

Après?

BRUNO.

Après!... je n' te dis qu' ça, va... va donner ta secousse à présent.

LE GARÇON:

Pardi! si vous croyez m' faire peur.

BRUNO l'écartant brusquement par le bras.

Eh mordiennne, tu crois donc que je n' serai pas aussi hardi que toi? attends, attends tu vas voir.

(*Il va pousser fortement la porte qui s'ouvre avec fracas, et Clémentine s'y montre debout, simplement vêtue d'une robe blanche.*)

CLEMENTINE.

Que me veut-on?

BRUNO, *poussant un cri.*

Madame la Baronne !

LES DEUX GARÇONS *s'enfuyant.*

Ah ! mon dieu !

(Bruno reste stupéfait et tremblant.)

SCENE V.

BRUNO, CLEMENTINE.

CLEMENTINE.

Ah ! c'est toi, Bruno,

BRUNO.

Oui. . . oui, c'est moi. Mais vous. . . est-ce vous, madame la Baronne.

CLEMENTINE.

Va dire à ton oncle Saturnin que je veux lui parler.

BRUNO, *allant pour s'enfuir.*

Oui, Mad. la Baronne, v'là que j'y vas.

CLEMENTINE.

Ah ! écoute, Bruno. Ne dis pas en ce moment à d'autres que tu m'as vue.

BRUNO, *voulant s'enfuir.*

Ça suffit, Madame.

CLEMENTINE.

Attends. Le Baron est ici, sans doute ?

BRUNO.

Non, madame la Baronne. Il y a quatre ans qu'il n'a mis le pied à Wolfenstein. Mais bientôt, . . . (à part.) m' laissera-t-elle en aller ?

CLEMENTINE, *à elle-même.*

Mon époux n'est point ici ! et depuis quatre ans . . . (à Bruno.) Laisse-moi.

BRUNO.

Bien volontiers, madame la Baronne, (il s'enfuit.)

SCENE VI.

CLEMENTINE, *seule.*

Je ne verrai donc point Adolphe ! mais je suis à Wolfenstein, ici du moins tout me parlera de lui, je pourrai dire à chaque pas, à chaque instant : c'est ici que je l'ai vu ! et toi, ma Rosalie, chère enfant ! c'est ici que je t'ai serrée contre mon cœur. Salut, château de Wolfenstein ; salut, lieux tant regrettés, où Adolphe a reçu mes sermens, où je suis devenue mère ! Adolphe ! Rosalie, ici je vous reverrai sans doute un jour. Que dis-je ? mon époux voudra-t-il . . . Hélas ! est-il une seule fois venu voir sa Clémentine au château d'Asberg. (Commencement d'égarement.) Non . . . non, ils ne

viendront pas. Eh bien, quittons Asberg, allons Wolfenstein, ils y seront peut-être.

SCENE VII.

CLEMENTINE, LISBETH.

LISBETH.

Madame, je n'ai point encore pu rejoindre mon père. J'ai craint de vous laisser trop long-tems...

CLEMENTINE.

Quels tourbillons de feu s'échappent de ces toits embrasés !

LISBETH, *a part.*

Ah ! mon dieu ! la voilà encore...

CLEMENTINE.

Brûlez, triste château d'Asberg ! je marche à la lueur de vos flammes dévorantes, elles ne peuvent plus m'atteindre. Tombez, tombez, murs odieux, tourelles, antiques créneaux, Wolfenstein m'appelle, et me promet un plus d'ux asyle. Mais qui m'indiquera ma route ? seule, sans guide, au milieu de ces vastes forêts...

LISBETH.

Madame, vous êtes à Wolfenstein.

CLEMENTINE.

A Wolfenstein ! n'y trouverais-je pas Polinska, le traître Usbald son frère ? ne m'ont-ils pas enlevé le cœur de mon Adolphe ? ah n'allons pas à Wolfenstein.

LISBETH, *la serrant en pleurant, dans ses bras.*

Ma chère maîtresse.

CLEMENTINE.

Ah !... c'est toi, Lisbeth ! j'avais à te parler... Attends, que je me rappelle... (*Regardant autour d'elle.*) Ce château... Ah ! je reconnais ces lieux.

LISBETH, *a part, s'essuyant les yeux.*

Je respire. Elle se calme enfin.

CLEMENTINE, *considérant Lisbeth.*

Qu'as-tu donc, Lisbeth ? tes yeux...

LISBETH, *dissimulant son émotion.*

Ce n'est rien, ce n'est rien, madame.

CLEMENTINE.

Mais tu as pleuré, ma bonne amie ?

LISBETH.

Moi ? — Non, madame, vous voyez bien... je suis contente.

CLEMENTINE.

Tu me trompes. C'est sur moi que tu versais des larmes. Ah ! parle, qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? quelqu'un m'a-t-il vue ? ne me cache rien.

LISBETH.

Je vous ai laissée seule, et je vous retrouve seule.

La Folle.

CLEMENTINE, *tristement.*

Je le vois, Lisbeth, tu ne veux pas me dire jusqu'à quel point j'ai tout-à-l'heure excité ta pitié. (*Pleurant.*) Malheureuse Clémentine.

LISBETH.

Allons, madame, plus de confiance en vos forces ! depuis long-tems vous êtes mieux, beaucoup mieux. Espérons que ce séjour qui vous plaît...

CLEMENTINE.

Hélas ! Lisbeth, Bruno vient de m'apprendre que je ne verrai point ici mon époux. C'est sans doute cette attente trompée qui a causé le trouble. (*Elle touche son front.*)

LISBETH.

Madame, j'entends mon père qui parle à quelqu'un, je crois qu'il vient ici.

CLEMENTINE.

Ton père ? — Je le verrai dans un autre moment. Reste, je vais rentrer.

LISBETH.

Pourquoi donc, madame ? mon père sera si charmé de vous voir, attendez-le.

CLEMENTINE.

Non... vois-le d'abord, je ne suis point disposée... ma tête est encore brûlante, un peu de repos... reste.

(*Elle sort et Lisbeth la suit jusqu'à la porte.*)

SCENE VIII.

LISBETH, SATURNIN, BRUNO.

BRUNO, *en entrant.*

Quand j'vous dis, mon oncle, que c'était elle. (*Apercevant Lisbeth.*) Eh ! tenez...

LISBETH, *après avoir fermé la porte.*

Mon père !

SATURNIN.

Eh ! c'est toi, ma fille ! (*il l'embrasse.*)

BRUNO.

Tiens ! c'est ma cousine Lisbeth !

LISBETH.

Bon jour, Bruno.

BRUNO.

Bon jour, ma cousine, queu' joie d' vous r'voir ! queuqu' chose m'annonçait ça drès c' matin. (*à part.*) Elle sera ben étonnée quand j'li dirai qu' madame la baronne...

SATURNIN.

Qu'est-ce que ce nigaud était venu me conter donc ? et toi, méchante enfant, pourquoi ne m'avoit pas prévenu de ton arrivée ?

LISBETH.

Est-ce que vous n'avez pas reçu ma lettre ?

SATURNIN.

J'ai reçu celle que tu m'as écrite en m'envoyant le procès-verbal de l'incendie d'Asberg, que j'ai fait passer tout de suite à M. le baron, à Munich.

LISBETH.

Je vous en ai écrit une seconde, en route.

SATURNIN.

Je n'ai pas reçu celle-là.

LISBETH.

Eh mais, mon dieu, vous ne savez donc pas... ?

BRUNO.

Qu'vous arrivez à propos, cousine pour voir les fêtes, les galas qui vont rammer le château au retour de monseigneur.

LISBETH.

M. le baron vient ici !

BRUNO.

Oui, mam'selle. Nos gardes-chasse ont déjà mis leurs fusils en état. Aussitôt qu' monseigneur paraîtra, pim pan ! ça va faire un tapage enragé. Ah ça que j' vous dise, cousine, pourquoi mon oncle m'appelait nigaud tout-à-l'heure. C'est que...

LISBETH.

Monseigneur vient ici ! et son enfant ?

SATURNIN.

La petite Rosalie vient aussi.

LISBETH.

Ah ! que ma maîtresse sera contente !

SATURNIN.

Qu'est-ce que tu dis donc, ta maîtresse ?

LISBETH.

Eh oui, mon père, madame la baronne a eu le bonheur d'échapper à l'incendie. Elle est là.

BRUNO, à part.

Tiens !

LISBETH.

N'ayant rencontré personne, en arrivant, nous avons vu la clef sur la porte, et nous sommes entrées.

BRUNO.

Ah, bah ! c'est un conte.

LISBETH.

Mais tu l'as vue, toi, Bruno, elle me l'a dit.

BRUNO.

Oui, oui, j' l'ai vue, j' li ai parlé même. Mais c' n'est pas une raison pour que ce soit elle, en personne.

SATURNIN.

Comment se fait-il donc que le procès-verbal dressé par le juge du lieu ait pu constater qu'on a trouvé dans les débris...

LISBETH.

L'indice était faux. Il m'avait trompée comme tout le monde, et ma première lettre vous a peint mon désespoir. Après vous l'avoir écrite, je me mis en route pour revenir ici. A dix lieues de là, à la sortie d'un grand bois, j'entre dans une cabanne de pauvres bûcherons. Une jeune femme qu'à ses habits j'avais d'abord prise pour une paysanne, pousse un cri et vient tomber dans mes bras, c'était ma chère maîtresse!

SATURNIN.

O bonté du ciel!

BRUNO.

Oh! quelle peur ça m'aurait fait!

LISBETH.

Jugez de ma surprise et de ma joie! ces bûcherons avaient trouvé la malheureuse Clémentine au pied d'un arbre où elle était tombée de lassitude et de besoin. Une fièvre brûlante, un délire continu l'avaient empêchée pendant plusieurs jours de répondre aux questions qu'on désirait lui faire. La bonne femme qui l'avait soignée avait remplacé ses vêtemens déchirés par l'un des siens. Nous partîmes et comme nous ne pouvions cheminer qu'à très-petites journées, je me hâtai de vous écrire cette heureuse nouvelle par l'occasion d'un courrier qui allait de Vienne à Munich et devait passer par Wolfenstein.

SATURNIN.

Je n'ai vu personne, et c'est fâcheux, car si M. le Barón avait su cela, ce n'était point ici du moins qu'il serait venu pour...

LISBETH.

Eh mais tant mieux, mon père. Je cours à ma maîtresse. Ah! que je vais lui causer de joie, en lui apprenant que son époux...

SATURNIN *l'arrêtant.*

Ah! jarni, n'y va pas. La pauvre dame! sa joie ne serait pas longue.

LISBETH.

Juste ciel! pourquoi donc?

SATURNIN.

Laisse-nous, Bruno.

BRUNO.

Eh ben oui, mon oncle vous expliquera tout ça.

SATURNIN.

Ecoute, Bruno, ne dis encore à personne que madame la baronne est revenue.

BRUNO.

Non, non, soyez tranquille. Mais c't' appartement que vous m'avez dit de déménager tout d'suite.

SATURNIN.

Le sot! et madame la Baronne?

BRUNO.

Ah oui, c'est juste, c'est quand elle était morte qu'il fallait... J'entends, j'entends. Au revoir cousine. (Il sort.)

SCÈNE IX.

SATURNIN, LISBETH.

LISBETH.

Eh bien, mon père, je vous écoute.

SATURNIN.

Oui, Lisbeth, Monseigneur arrive, aujourd'hui peut-être; mais c'est pour épouser Polinska qui arrive aussi avec son frère Usbald.

LISBETH.

Epouser la comtesse! ô mon dieu! que va dire l'infortunée, quand elle saura... ah! mon père, pourquoi n'avez-vous pas reçu ma lettre! monseigneur aurait appris plutôt qu'il ne peut former de nouveaux liens!

SATURNIN.

Hélas! il le peut encore, et le retour de ta maîtresse ne changera rien à sa résolution.

LISBETH.

Comment.

SATURNIN.

Apprends donc que plus d'un an avant l'incendie d'Asberg, M. le Baron avait déjà obtenu un arrêt de divorce, pour cause de démençe.

LISBETH.

Grand dieu! que me dites-vous?

SATURNIN.

Cependant la lenteur qu'il a mise à en profiter, me fait croire qu'il n'est pas fâché aujourd'hui de pouvoir se remarier sans être obligé d'en faire usage.

LISBETH.

Mais en apprenant que Clémentine existe encore, ne pourrait-il pas hésiter de même...

SATURNIN.

Non, cela n'est pas possible. Le cas est bien différent. Le mariage est à la veille de se conclure, il est annoncé, la cour, la ville, tout le monde en est prévenu. Et puis quand le baron est, dit-on, plus que jamais épris de la comtesse, quand l'état de Clémentine, toujours le même sans doute...

LISBETH *vivement.*

Non, mon père, Clémentine... mais d'après ce que vous m'apprenez, il serait peut-être à désirer que son état ne se fût pas amélioré.

SATURNIN.

En effet, je me rappelle que tu nous l'avais écrit. Aussi je crois que sans la nouvelle de cette mort qui paraissait si certaine... mais encore une fois les choses sont trop avancées pour qu'on puisse espérer... cependant nous verrons.

LISBETH.

Savez-vous, mon père, que j'ai conçu un violent soupçon sur la cause de cet incendie.

SATURNIN.

Ah! dis-moi donc...

LISBETH.

La veille de ce désastre, j'avais aperçu roder autour du château un homme dont j'ai oublié le nom, mais que j'ai reconnu pour l'avoir vu jadis parmi les gens du comte Usbald.

SATURNIN.

O ciel! tu pourrais croire que le comte...

LISBETH.

Usbald est un homme violent, sans mœurs, perdu de dettes. Il compte sans doute que le mariage de sa sœur avec le riche baron de Wolfenstein, rétablira son crédit.

SATURNIN.

Il y a mieux que cela, Lisbeth; c'est qu'il est très-fort question de son mariage à lui-même, avec la jeune sœur du baron.

LISBETH.

Eh bien, raison de plus.

SATURNIN.

Cependant le divorce était prononcé à cette époque, et il était inutile aux desseins d'Usbald...

LISBETH.

Ne m'avez-vous pas dit que malgré cet acte, M le Baron était encore irresolu? qui sait si pour ôter tout prétexte à ses scrupules.. mais je vous l'ai dit, ceci n'est qu'un doute Malheureuse Clémentine! n'y aurait-il donc aucun moyen de la soustraire à la violence du coup qui la menace?

SATURNIN.

Elle ignore encore que son époux arrive. Si l'on pouvait, dans les premiers momens, l'éloigner, la cacher, empêcher qu'ils se rencontrent...

LISBETH.

Oui, mais c'est là la difficulté: et son enfant! dont elle me parle sans cesse, qu'elle n'a vu qu'au berceau... O ciel! la voici.

SCENE X.

SATURNIN, CLEMENTINE, LISBETH.

SATURNIN.

Ah! madame la Baronne, que j'étais loin de m'attendre...

CLEMENTINE gaiement.

Eh bien, tu le vois, mon bon Saturnin, je respire encore.

SATURNIN.

J'en ai bien de la joie, Madame... mais c'est vraiment un miracle...

CLEMENTINE.

Oui, mon ami, je crois que c'est le ciel lui-même qui a guidé mes pas. Il me semble me voir encore traversant des débris embrasés, des murs qui s'écroulent. Perdue bientôt dans une immense forêt, mille accidens cruels pouvaient m'ôter la vie. Eh bien, non. Une misérable chaumière me recueille mourante, et c'est là que tu devais me retrouver, ma chère Lisbeth!

LISBETH.

Oui... Madame, le jour où j'eus ce bonheur...

CLEMENTINE.

Allons, allons Lisbeth, cesse de t'attendrir pour un malheur qui, grâce au ciel, est réparé? ne sommes-nous pas à Wolfenstein! il ne me manque plus que d'y voir revenir mon époux et ma fille. Mais ils y reviendront, n'est-ce pas? je leur écrirai, mon époux verra que ma raison... Oui, il verra que je n'ai pas perdu tous mes droits à son amour.

SATURNIN, à part.

Fauvre dame.

LISBETH, à part.

Sa gaieté me déchire l'ame!

CLEMENTINE.

Et ma Rosalie, en as-tu su des nouvelles, Saturnin?

SATURNIN.

Oui, Madame, je sais qu'elle se porte bien et qu'elle embellit tous les jours.

CLEMENTINE.

Comme elle doit être grandie, cette chère enfant! ah! que j'aurais de plaisir à la voir.

SATURNIN, à part.

Je n'en reviens pas de l'entendre parler si raisonnablement.

LISBETH, à part.

Il me vient une idée pour l'éloigner de ce château. (haut.) Madame, en parlant de votre Rosalie, je me rappelle un enfant à-peu-près du même âge qui jouait souvent avec elle et que par cette raison vous caressiez beaucoup.

CLÉMENTINE.

Ah! tu veux dire la fille du fermier Muller, qui demeure de l'autre côté du parc.

LISBETH.

Justement. (à Saturnin.) Elle existe encore sans doute?

SATURNIN.

Oui, oui. C'est une gentille enfant, ma foi.

CLÉMENTINE.

Je la verrai volontiers, pour me former une idée de ce que peut être aujourd'hui ma fille.

LISBETH, à part.

Fort bien. (Haut.) Eh bien, madame, qui nous empêche d'aller chez l'honnête Muller; ces bonnes gens se feront une fête de vous recevoir.

CLÉMENTINE.

Eh bien oui, demain.

LISBETH.

Demain? (*À part.*) Et si c'était aujourd'hui que M. le baron...
(*On entend au loin plusieurs coups de fusils.*)

CLÉMENTINE.

D'où vient ce bruit?

SATURNIN, *à part.*

Ah mon Dieu! serait-ce déjà...

SCÈNE XI.

BRUNO, et Les Précédens.

BRUNO, *accourant en criant.*

Le v'là, le v'là, mon oncle! v'là monseigneur qui arrive!

SATURNIN, *à part.*

Peste soit du bavard!

CLÉMENTINE.

Que dit Bruno? Mon époux arrive! juste ciel! vous ne m'aviez pas dit...

SATURNIN.

Nous n'espérons pas, madame, qu'il arriverait aujourd'hui.

LISBETH.

Et nous avons craint, en vous l'apprenant trop tôt, que la joie...

CLÉMENTINE, *avec ivresse.*

Est-ce que la joie peut jamais faire de mal? Cruelle! balancer à m'apprendre l'excès de félicité... Mais expliquez-moi donc... comment se fait-il... mon époux arrive! je vais le revoir! voilà donc pourquoi je palpiais d'aise en revoyant ce château. C'était le pressentiment du bonheur que le ciel me préparait!

BRUNO, *à Saturnin qui le gourmande.*

Mais mon oncle, je ne savais pas ça moi...

CLÉMENTINE.

Et ma Rosalie, dites-moi...

LISBETH.

On croit, madame, qu'elle vient avec son père.

CLÉMENTINE.

Ma fille aussi! ah courons au-devant d'eux.

LISBETH, *la retenant.*

De grâce, madame, modérez un empressement...

CLÉMENTINE.

Que dis-tu? Tout ce qui m'est cher arrive en ce moment, et tu prétends retenir mes pas!

LISBETH.

Attendons, madame, monseigneur est peut-être encore trop loin.

CLÉMENTINE.

Ah!... écoute! (*On entend une marche d'instrumens villageois.*) Entends-tu, Lisbeth? Ces haut-bois, ces musettes qui nous annoncent... courons, te dis-je.

LISBETH, à part.

Allons, il est impossible...

(*Des cris de vive monseigneur se mêlent aux sons des instrumens.*)

CLÉMENTINE.

Les voilà! ce sont eux! juste ciel! en un seul jour, ma fille, mon époux... c'est trop, c'est trop à-la-fois. Mais qui m'arrête? D'où vient le poids douloureux qui m'opprime? Ah! sans doute, j'ai tort de me réjouir. Ce n'est pas pour moi qu'Adolphe revient à Wolfenstein. (*Avec égarement.*) Dieu! quelle est cette femme à l'air si triomphant... et cet homme dont le regard sombre est fixé sur moi? N'est-ce point Usbald, le frère de la perfide Polinska? Je t'en prie, Lisbeth, ne les laisse point approcher! les voilà! ils me poursuivent, ah! défendez-moi de leur fureur.

LISBETH, courant à elle.

Ma chère maîtresse!

(*Clémentine se laisse aller évanouie sur un canapé.*)

SATURNIN.

Eh mon Dieu!

LISBETH.

Elle a perdu l'usage de ses sens!

(*Les sons des instrumens et les cris de vive monseigneur recommencent plus rapprochés.*)

BRUNO, pendant la musique.

Entendez-vous? V'là qu'on s'approche.

LISBETH.

O ciel! si l'on allait venir ici!

SATURNIN.

Non, non, Lisbeth, c'est dans la grande salle qui précède l'appartement de monseigneur que tout est disposé pour le recevoir.

LISBETH, regardant dans le fond.

Ah! mon père, les voilà qui viennent par la terrasse, il faut qu'ils passent devant ces fenêtres, ils vont nous voir.

BRUNO.

Portons-la chez elle.

SATURNIN.

Bien pensé.

LISBETH, vivement.

Arrêtez, il est trop tard.

(*Marche des instrumens villageois, pendant laquelle on voit passer dans le fond, Adolphe, Polinska, Usbald, précédés et suivis de domestiques et de paysans. Lisbeth, Saturnin et Bruno se groupent entre les fenêtres et Clémentine, de manière à la*

cacher aux yeux des arrivans. Adolphe, en passant, ne paraît occupé qu'à répondre aux témoignages d'affection des vassaux qui l'entourent. Il achève de passer, sans regarder vers la scène, et le rideau tombe sur ce tableau.)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un jardin préparé pour une fête.

SCENE PREMIERE.

BRUNO, Paysans achevant de décorer une estrade pour la fête.

Ensuite **SATURNIN**.

BRUNO.

V'la qu'est bien. Monseigneur s'ra content. A présent, mes amis, allez boire un coup, j'vous ferai avertir quand on s'ra pour commencer. *(Les paysans sortent.)*

SATURNIN, entrant.

Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

BRUNO.

Pardi ! vous l'voyez bien, j'ordonne la fête, c'est M. Frémann, l'valet d'chambre d'monseigneur qui m'a donné c'te charge là d'la part d'madame la comtesse Polinska. J'ai déjà été prévenir les violonneux et toute la jeunesse du village. Vous verrez, vous verrez que quand j'men mêle...

SATURNIN, avec humeur.

Eh va te promener avec ta fête.

BRUNO.

J'ai bien c'tems-là vraiment ! quand j'ai encore mille chos' à préparer, ah ben oui, m'promener ! n'faut i' pas d'abord que j'aïlle...

SATURNIN.

Au diable.

BRUNO.

Non, non, mon oncle, pas avant la fête, si vous voulez l'permettre ; mais vous êtes d'mauvaise humeur, j'vous laisse. *(Il va pour sortir et revient.)* Ah ça, et madame la baronne ? monseigneur n'sait donc pas encore qu'elle est r'venue ?

SATURNIN.

Non.

BRUNO.

I' faudra pourtant bien qu'il l'apprenne.

SATURNIN.

C'est bon. Mais toi, si tu t'avisés de jaser.

BRUNO.

Eh non, n'ayez pas peur. J'ai ben aut'chose en tête, ma foi ; c'est ma fête qui m' tracasse ; c'est sérieux, ça.

SCENE II.

SATURNIN, LISBETH.

SATURNIN.

De la joie, des fêtes ! quand notre malheureuse dame...
(Voyant entrer Lisbeth.) Ah ! Lisbeth ! eh bien ?

LISBETH.

Elle est chez Muller. J'accours vous en prévenir et prendre vos avis.

SATURNIN.

Comment as-tu donc fait pour la déterminer à s'éloigner du château ?

LISBETH.

C'est elle-même qui m'en a fourni le moyen. Quand elle a été revenue de l'état d'aliénation où vous l'avez vue tantôt, j'ai cru devoir lui apprendre que ma seconde lettre n'étant point parvenue, M. le baron croyait encore qu'elle avait péri dans l'incendie. A cette nouvelle, sa première idée à laquelle, j'étais loin de m'attendre, a été de ne pas se montrer d'abord à son époux, afin de lui ménager une surprise dont elle attend l'effet le plus favorable. Alors, moi, paraissant saisir avidement son idée, « je sais, lui ai-je dit, que M. le baron vient d'ordonner une chasse, il doit s'arrêter dans la ferme de Muller dont nous parlions ce matin. Jugez madame, quel serait son étonnement... » Elle ne m'a pas laissé achever. « Allons à la ferme, s'est-elle écriée ! » Et je l'ai conduite chez ces bonnes gens à qui j'ai fait la leçon. Je viens de l'y laisser dans l'état le plus tranquille, caressant la petite Muller et attendant sans impatience l'arrivée de cette chasse... qui n'aura pas lieu.

SATURNIN.

Allons, c'est fort heureux.

LISBETH.

Oui, bon jusqu'à ce soir ; mais quand elle verra son attente trompée...

SATURNIN.

Elle ne le sera pas. Quelles que soient ses dispositions pour elle, M. le baron la verra, soit à la ferme, soit ici, avant de conclure avec la comtesse.

LISBETH.

Est-ce que vous auriez déjà appris à monseigneur ?

SATURNIN.

Non, pas encore. Il est trop entouré, trop occupé maintenant. Mais je vais profiter, pour l'instruire, d'un rendez-vous qu'il vient justement de me donner lui-même. Car il m'a dit qu'il avait à causer avec moi ce soir, après la fête. Nous serons seuls, je ne puis choisir un moment plus favorable. J'observerai bien l'impression que lui fera cette nouvelle, et nous nous réglerons sur cette connaissance. Ainsi, retourne auprès de ta maîtresse, et tâche qu'elle ne s'éloigne pas de la ferme, avant que je puisse aller t'y rejoindre.

LISBETH.

Ah ! je frémis, quand je songe que dans un lieu si voisin du château, il ne faut qu'un mot, la plus légère circonstance pour lui révéler...

SATURNIN.

Eloignons-nous, Lisbeth. J'aperçois le comte Usbald qui vient de ce côté.

LISBETH.

Le comte Usbald ! Oh oui, évitons sa présence.

(Ils sortent.)

SCENE III.

USBALD, ULRIC.

USBALD.

Sais-tu bien, mon cher Ulric, que ton absence commençait à m'inquiéter. Voilà trois grands mois que tu m'as quitté, et je te revois seulement aujourd'hui.

ULRIC.

N'étions-nous pas convenus, M. le comte, que je laisserais écouler quelque temps avant de reparaitre auprès de vous ?

USBALD.

Fort bien, mais trois mois !

ULRIC.

Pardon, monsieur le comte, si j'ai profité un peu pour mes plaisirs de ce temps de liberté, si rare à votre service. Au reste, vous avez eu de mes nouvelles.

USBALD.

Oui, oui, et de bonnes. Je suis seulement fâché qu'il t'ait fallu en venir à cette extrémité. Employer le feu, risquer la vie de vingt malheureux, quand il ne me fallait qu'une victime.

ULRIC.

J'ai suivi mes instructions, monsieur le comte.

USBALD.

Tes instructions ! Comme si je ne t'avais pas expressément recommandé de n'avoir recours à ce détestable moyen, que dans l'impossibilité reconnue d'en employer d'autres. Mais non, l'expédient extrême t'aura paru plus facile et plus prompt, et tu l'as choisi. Tu es un misérable.

ULRIC.

Faites donc attention , monsieur le comte , qu'il ne s'agit ici que du plus ou du moins. De quelque manière que j'eusse rempli vos intentions , j'étais toujours un misérable.

USBALD.

Allons , c'est bon : mais tu as tort.

ULRIC.

Oui , monsieur le comte , et vous en profitez.

USBALD.

Tu es sûr de n'avoir point été vu ni , reconnu ?

ULRIC.

Dans ce pays , où je n'avais été de ma vie , Lisbeth seule pouvait me reconnaître : mais j'eus grand soin d'éviter sa rencontre.

USBALD.

Je crois inutile de te recommander la plus grande discrétion. Ta propre sûreté me répond de toi ; mais je dois te prévenir que ma sœur même ignore encore ce que j'ai fait pour elle.

ULRIC.

Et pour vous. Car sans son mariage , qui doit infailliblement amener le vôtre avec la jeune sœur du baron ; vos affaires , ma foi...

USBALD.

Il suffit.

ULRIC.

Cependant , monsieur , j'imaginai qu'il eut peut-être été convenable à vos vœux que madame la Comtesse sût jusqu'à quel point elle vous est redevable.

USBALD.

Non. Quoiqu'elle ne soit pas sans reproche envers Clémentine , elle a des principes , des scrupules... Une pareille confiance la révolterait , j'en suis sûr. D'ailleurs je n'en ai pas besoin. Ma sœur m'aime , et il ne lui faut pas le motif de la crainte , pour favoriser de tout son pouvoir la double alliance que j'ambitionne. Si cependant elle trompait mon attente , je pourrais alors... Mais la voici , retire-toi.

ULRIC.

Vous savez , M. le Comte , que vous m'avez promis si je réussissais...

USBALD.

Quand le mariage sera fait. Va-t-en.

(Ulric sort.)

SCENE IV.

POLINSKA, USBALD.

POLINSKA.

Me diras-tu , mon frère , où peut-être Adolphe en ce moment ?

USBALD.

Je le croyais avec toi , ma sœur.

POLINSKA.

Je ne sais ce qui l'occupe. A peine nous arrivons, qu'il nous quitte pour parcourir le château, le jardin, le parc. En vérité, mon cher Usbald, je crois que j'ai eu tort de consentir à ce que notre mariage se fit ici.

USBALD.

Et pourquoi donc ?

POLINSKA.

D'abord parce qu'il m'est fort désagréable d'apprendre qu'un bruit ridicule se répand dans le château. Tu ne te douterais pas qu'un de nos gens vient d'entendre des ouvriers de Saturnin parler entre eux d'une prétendue apparition de la fée Beronne !

USBALD.

O la bonne folie !

POLINSKA.

Deux soutiennent qu'ils l'ont vue, que le neveu de Saturnin l'a vue de même, mais qu'il n'ose point en parler.

USBALD, riant.

Et ma sœur a la bonté de faire attention...

POLINSKA.

Tu t'imagines bien que j'apprécie ce bruit ce qu'il vaut ; mais il m'est injurieux, il me blesse, il fait enfin que ces lieux me déplaisent. Et puis... je crains qu'Adolphe ne sente malgré lui l'influence d'un séjour qui doit lui rappeler d'anciens souvenirs. C'est ici qu'il a épousé Clémentine ; c'est ici qu'il l'a d'abord tendrement aimée.

USBALD.

Oui, mais c'est également ici que son amour pour toi a pris naissance. Ainsi le remède est à côté du mal. Quand ta rivale a cessé de vivre, que peuvent te faire les souvenirs d'Adolphe ? Il t'aime toujours, il t'assure, en t'épousant, la fortune la plus brillante, la main de sa charmante sœur ne doit pas tarder à combler aussi tous mes vœux ; tu le vois donc, ma chère Polinska, nous n'avons l'un et l'autre qu'à nous réjouir de notre bonheur.

POLINSKA.

De notre bonheur ! et il a fallu pour l'assurer, qu'un château fût consumé par les flammes et que ma rivale y trouvât une mort affreuse !

USBALD.

Je te conseille de te plaindre ; en vérité. C'était en vain que le baron t'aimait, c'était en vain qu'entraîné par tes séductions, vaincu par mes instances, il avait enfin demandé et obtenu l'acte de son divorce ; sans cet incendie, il ne t'épousait point encore. Sous combien de prétextes n'avait-il pas différé de conclure ? surtout après la lecture de cette lettre de Lisbeth, qui annonçait, en l'exagérant sans doute, une amélioration sensible dans l'état de sa maîtresse. Allons, allons, le château d'Asberg a fort bien fait de brûler.

POLINSKA.

Cet événement dont tu te félicites... tiens, mon frère, je voudrais pour tout au monde, pouvoir oublier un mot que tu me dis un jour... peu de tems avant l'incendie d'Asberg.

USBALD.

Quel est ce mot ?

POLINSKA.

Je me plaignais à toi des incertitudes d'Adolphe. « Pourquoi te désoler, ma sœur, me dis-tu ? au moment où l'on y pensera le moins, que sait-on ? une maladie grave, le feu, un accident quelconque, peut détruire le seul obstacle qui, je ne sais pour quoi, nous arrête encore.

USBALD.

J'ai dit le feu ?

HOLINSKA.

Oui, le feu, et c'est peu de jours après que nous reçûmes la nouvelle de l'incendie.

USBALD.

Il en est de ce mot, dit sans intention, comme de ces songes que le hasard a quelquefois vérifiés. D'ailleurs nous étions à cent lieues d'Asberg, comment peux-tu présumer...

POLINSKA.

Ton valet Ulric était absent à cette époque.

USBALD.

Tu crois... cela se peut ; je ne me rappelle pas... mais enfin, quand tu m'aurais cette petite obligation...

POLINSKA.

Juste ciel ! tais-toi, Usbald. Prends garde de me laisser penser que tu aurais été capable... si j'en avais la certitude, tu n'aurais commis qu'un crime inutile, car Adolphe ne serait jamais mon époux. Hélas ! ne suis-je pas déjà assez coupable ? j'étais l'amie de Clémentine, mon fatal amour a versé le poison de la jalousie dans son cœur trop sensible, sa tête s'est égarée, et faut-il le dire, je me suis cent fois surprise à désirer secrètement que sa démente parvint au point de lui devenir funeste et d'abrèger ses jours.

USBALD.

Est-ce ta faute après tout, si la jalousie l'avait rendue insensée et furieuse ? le baron ne partageait-il point ton amour ? il est donc au fond, aussi coupable que toi.

POLINSKA.

Ah ! c'est là ma seule excuse. Mais si une main barbarement officieuse avait porté la flamme au château d'Asberg... Ah ! j'en prie, mon cher Usbald, dis-moi, dis-moi que tu n'es pour rien dans cet affreux événement.

USBALD.

Allons, rassure-toi, ma sœur. Tu ne me dois rien. Je te dispense de toute obligation pour un service que je ne t'ai pas rendu... (à part) moi-même.

POLINSKA.

Ah ! j'avais besoin de cette assurance !

(On entend le prélude de la fête.)

USBALD.

Bon ! j'aperçois là bas tout le monde réuni pour la fête. Adolphe est là sans doute. Allons le rejoindre.

POLINSKA.

Attends, Usbald, le voici qui vient à nous ?

SCENE V.

USBALD, ADOLPHE, POLINSKA.

ADOLPHE.

Je vous cherchais, ma chère Polinska. Pardon, mon aimable amie, divers ordres que j'avais à donner m'ont retenu trop long-tems loin de vous ; car je voudrais ne vous quitter jamais. Mais c'est demain que des liens sacrés vont m'unir à vous pour la vie et combler ma félicité.

POLINSKA.

Je n'ai qu'un regret, mon cher baron, c'est de ne point vous apporter une fortune égale à la vôtre.

ADOLPHE.

De grâce, laissons cet odieux calcul qui n'a jamais un instant fixé mon attention. Vous m'apportez un cœur sensible à mon amour, vous êtes aussi riche que moi. Comte Usbald, j'ai peut-être à me disculper auprès de vous d'un reproche que vous m'avez sans doute fait plusieurs fois en secret :

USBALD.

Un reproche ? moi, baron !

ADOLPHE.

Oui, certains mots qui vous sont échappés... allons, avouez-le, vous m'en vouliez un peu.

USBALD.

A quel propos pouvais-je vous en vouloir ?

ADOLPHE.

De ce que j'ai tant tardé à fixer le jour d'un hymen qui faisait cependant j'objet de tous mes vœux et qu'il a fallu qu'un événement affreux... mais que voulez-vous, l'idée de la défaveur, attachée à la trop grande précipitation de profiter de la liberté que je venais d'obtenir, me retenait toujours. De-là mon hésitation qu'heureusement ma chère Polinska ne m'a pas fait l'injustice d'attribuer à mon peu d'empressement.

POLINSKA.

J'avais deviné vos motifs, Adolphe, et quand vous me prodiguez d'ailleurs tant d'assurances de votre amour, pouvais-je penser à me plaindre ?

ADOLPHE.

Combien je vous sais gré de cette discrétion !

USBALD.

Demain Polinska n'aura plus de vœux à former, tandis que moi...

ADOLPHE.

J'aurais désiré, mon cher Usbald, que ma sœur eût pu venir avec nous à Wolfenstein, et que votre mariage eût pu se faire en même tems que le nôtre. Mais vous savez ce que nous devons d'égards aux idées de cette riche parente qui lui sert de mère et qui ne veut pas qu'elle se marie, avant sa seizième année accomplie. Au reste, deux mois d'attente, au plus, ne sont pas, je pense, un terme bien effrayant.

USBALD.

C'est beaucoup pour mon impatience.

ADOLPHE.

Ma chère Polinska, vous m'avez fait préparer une fête, m'a-t-on dit, ne serait-il pas tems...

POLINSKA.

Oui, baron, car j'aperçois votre aimable Rosalie, que l'impatience, sans doute, fait accourir vers nous.

SCENE VI.

Les Précédens, ROSALIE, *accourant.*

ROSALIE, *à son père.*

Mon bon ami, quand donc commencera la fête? tout le monde est là

ADOLPHE.

Eh bien, mon enfant, va dire à tout le monde que nous l'attendons.

ROSALIE.

Ah! tant mieux! (*courant à la coulisse.*) Venez, venez, on vous attend. (*à son père.*) Je vais les chercher. (*elle sort.*)

ADOLPHE.

Polinska, je ne vous prie pas d'aimer ma Rosalie; votre attachement pour elle m'est connu, et c'est pour mon cœur paternel l'un de vos charmes les plus puissans.

POLINSKA, *avec un peu d'embarras.*

Croyez, Adolphe, que cet enfant trouvera toujours en moi les sentimens d'une mère.

ADOLPHE, *à part, regardant autour de lui.*

C'est dans ce même lieu que l'infortunée aussi m'a donné des fêtes!

POLINSKA, *inquiète.*

Adolphe...

ADOLPHE.

Ah! pardon, je pensais... (*reprenant un air galant.*) Allons, madame, prenons place. (*Ils vont s'asseoir.*)

La Folle.

4

SCÈNE VII.

Les Précédens, Villageois, Villageoises, Gens du baron d'Uabald et de la Comtesse, une gouvernante de Rosalie.

(Entrée de la fête. Rosalie se met à la tête d'une petite troupe d'enfans de son âge. On danse.)

ADOLPHE.

Polinka me permettra d'ajouter quelque chose à sa fête.

POLINSKA.

Qu'est-ce donc, M. le Baron.

ADOLPHE, *faisant un signal.*

Approchez.

USBALD.

Oh, oh! la corbeille de mariage! rien n'est plus galant.

(Deux jeunes filles apportent une corbeille de mariage très-élégante. Elles en tirent divers joyaux, entr'autres un riche médaillon.)

POLINSKA.

Voyons ce médaillon. (*Adolphe le lui présente.*) Que vois-je? votre portrait, cher Adolphe! Ah! voilà le plus précieux de vos dens.

(*Elle le met dans son sein.*)

SCÈNE VIII.

Les Précédens, FREMANN, BRUNO.

ADOLPHE, à *Fremann* qui vient à lui.

Qu'est-ce, Fremann?

FREMANN.

Le notaire, M. le Baron. Il attend au château.

ADOLPHE, *se levant, avec dansants.*

C'est assez, nos amis. Aussi bien, voilà la nuit qui s'approche. Bruno, tu vas les emmener, et qu'on ne leur épargne pas les rafraîchissemens.

BRUNO.

Cela suffit, monseigneur.

(*Il va dans le fond où les danseurs se groupent autour de lui.*)

ADOLPHE, à *Polinska.*

Allons, madame, venez présider à la rédaction de l'acte qui doit assurer mon bonheur.

POLINSKA.

Veuillez m'en dispenser, cher Adolphe. Ces sortes de détails m'intéressent peu. Tandis qu'ils vous occuperont, souffrez que je me livre dans ces jardins à cette douce rêverie, dont se nourrit si volontiers un cœur satisfait. Vous m'appellerez pour la signature.

ADOLPHE.

Soit. Uabald au moins voudra bien m'accompagner.

USBALD, paraissant s'en défendre.

Ah ! Baron, tout ce que vous ferez...

ADOLPHE.

Je vous en prie.

USBALD.

Si vous le voulez absolument...

(Il s'éloigne avec Adolphe. Poliska les suit jusqu'à la cuisine, puis sort d'un autre côté avec l'une de ses femmes.)

ROSALIE, à ses petites compagnes.

Mes bonnes amies, suivez-moi. Nous allons jouer là-bas sur la grande pelouse. Voyons qui arrivera plutôt.

(Elles courent toutes, Rosalie les devance.)

BRUNO, dans le fond aux danseurs.

Vous, allez m'attendre sur la terrasse. J'vois v'nir ma cousine Lisbeth. J'vous r'joins tout d'suite. (Les danseurs sortent.)

SCÈNE IX.

BRUNO, LISBETH.

LISBETH, entrant précipitamment.

Bruno, dis-moi vite si tu n'as pas vue madame la baronne.

BRUNO.

Non, cousine.

LISBETH.

O mon dieu ! où peut-elle être ? Elle a quitté la ferme, je l'ai vue de loin traverser le parc et revenir par ici. Si elle allait rencontrer quelqu'un pour lui apprendre brusquement que son époux... Cherchons d'un autre côté. O mon dieu ! mon dieu ! ma pauvre maîtresse ! (Elle sort.)

BRUNO, interdit.

Eh ben !... (appelant.) Cousine ? cousine ? bah ! la voilà déjà loin ! est-ce qu'elle va devenir folle aussi donc ? et monseigneur, avec sa femme d'autrefois et sa femme d'aujourd'hui ! comment va-t-il arranger ça ? y aura du grabuge, y aura du grabuge ! (Il sort.)

SCÈNE X.

CLEMENTINE, seule, arrivant lentement et d'un air pensif,

La partie de chasse dont on m'avait parlé n'aura sûrement point lieu aujourd'hui. On voulait me retenir à la ferme, mais je n'ai pu résister à mon impatience. Cependant voyons, choisirai-je ce moment pour me montrer à mon époux ? Le jour baisse ; on ne m'a point encore vue, je puis encore retourner à la ferme, où Lisbeth viendra me retrouver sans doute. Je voudrais... je n'ose... je ne sais quel parti prendre.

(Elle va s'asseoir sur un banc, où elle reste plongée dans la rêverie. En ce moment quelques-unes des petites compagnes de Rosalie traversent discrètement et sans bruit le fond du théâtre, avec l'air de vouloir aller se cacher plus loin.)

SCENE XI.

La nuit vient insensiblement.

CLEMENTINE, ROSALIE.

ROSALIE, *entrant en cherchant*

Où sont-elles donc ? (*apercevant Clémentine.*) Ah ! quelle est cette dame ? elle n'est point du château. (*elle s'approche tout doucement et l'examine.*) Sa figure me plaît.

CLÉMENTINE, *toujours rêveuse.*

Et toi, ma fille, quand te verrai-je enfin ?

ROSALIE.

Sa fille !

CLÉMENTINE, *de même.*

O ma Rosalie !

ROSALIE, *s'approchant.*

Madame.

CLÉMENTINE, *étonnée.*

Ah !... que me voulez-vous, ma belle amie.

ROSALIE.

Vous m'avez appelée, madame, et je viens...

CLÉMENTINE.

Je vous ai appelée, moi !

ROSALIE.

N'avez-vous pas nommé Rosalie ? c'est moi.

CLÉMENTINE, *se levant.*

C'est vous ! juste ciel ! vous, Rosalie ! (*Rosalie effrayée du mouvement de Clémentine, recule quelques pas.*) Pourquoi vous éloigner, aimable enfant ? je ne veux point vous faire de mal. Approchez, approchez, de grace.

ROSALIE, *s'approchant timidement.*

Oh ! je n'ai pas peur du tout, madame.

CLÉMENTINE.

Achevez de m'assurer de mon bonheur. Vous êtes Rosalie, la fille du baron de Wolfenstein ?

ROSALIE.

Oui, madame...

CLÉMENTINE.

O mon Dieu, je te rends grace ! charmant enfant, laisse-moi t'embrasser.

ROSALIE.

Oh ! bien volontiers, madame.

CLÉMENTINE, *l'embrassant.*

Oui, oui, voilà les traits d'Adolphe ; j'ai peine à contenir mon ivresse ! Ah ! ce seul moment me fait oublier quatre années de peines.

ROSALIE *étonnée, à part.*

Je ne comprends pas...

CLÉMENTINE, *à elle-même.*

O charme inexprimable ! heureuse mère !

ROSALIE.

Je n'ai plus de mère, madame.

CLÉMENTINE.

Elle n'a plus de mère, dit-elle !

ROSALIE.

J'étais bien petite quand je l'ai perdue.

CLÉMENTINE, avec hésitation.

Et... vous a-t-on dit comment vous l'avez perdue ?

ROSALIE.

Une maladie cruelle me l'a dit-on enlevée ; je n'en sais pas davantage.

CLÉMENTINE, à part.

Fort bien, ils lui ont laissé ignorer... (haut) Oui, mon enfant, une maladie bien cruelle...

ROSALIE.

Vous l'avez donc connue, madame ?

CLÉMENTINE.

Oui... je l'ai... je la connais. Elle a versé bien des larmes, elle en versera peut-être encore.

ROSALIE.

Mais elle n'existe plus.

CLÉMENTINE.

Et si l'on vous avait caché la vérité, si votre mère existait encore, seriez-vous contente de la voir ?

ROSALIE.

Oh ! comme je l'embrasserais de bon cœur.

CLÉMENTINE.

Embrasse-la donc, aimable enfant.

ROSALIE, se jettant dans ses bras.

Ma mère !... vous !

CLÉMENTINE.

Oui, ma Rosalie, c'est le cœur d'une mère que tu sens battre sur le tien.

SCENE XII.

LISBETH, CLÉMENTINE, ROSALIE.

LISBETH.

Je vous cherchais par-tout, madame. Que vois-je ? vous avez rencontré...

CLÉMENTINE, rapidement.

Regarde, regarde, ma chère Lisbeth, la voilà ; c'est elle, ma Rosalie, ma fille adorée ! mais vois donc comme elle est jolie ! si tu savais comme elle est aimable aussi ! ce qu'elle m'a dit !... c'est un ange ! oui, Lisbeth, un ange du ciel qui vient répandre un baume divin sur les blessures de mon cœur.

LISBETH, à part.

Pourvu que cet enfant n'aille pas lui apprendre...

ROSALIE.

Mais expliquez-moi donc pourquoi mon père... ?

LISBETH, *l'interrompant.*

Mademoiselle, votre père ne sait point que son épouse existe encore.

ROSALIE.

Il ne sait point... Ah! je cours le lui dire.

LISBETH, *vivement.*

Arrêtez, mademoiselle; il faudrait... (à part.) Comment donc faire ?

CLÉMENTINE.

Oui, Lisbeth, je devine ton intention. Ecoute, ma Rosalie... Pourrais-tu, sans lui en dire la raison, amener ton père dans ce pavillon, que tu vois là-bas, et dans lequel je vais me renfermer ?

ROSALIE.

Oui, maman; je suis sûre qu'il y viendra, si je l'en prie.

CLÉMENTINE.

Tu l'entends bien, cher enfant, sans lui dire que c'est ta mère qu'il va trouver dans le pavillon.

ROSALIE.

Oui, oui, j'ai bien compris.

CLÉMENTINE.

Attends, Rosalie. (*Elle réfléchit.*)LISBETH, *à part.*

Et mon père qui n'aura pas encore prévenu M. le baron.

CLÉMENTINE, *tirant Lisbeth à l'écart.*Lisbeth, crois-tu qu'Adolphe ne sera pas fâché de me revoir ?
S'il aime encore cette Polinska...

LISBETH.

Ecartez ces sombres idées, madame.

CLÉMENTINE, *regardant devant elle avec un léger égarement.*

Paix, Lisbeth ! Parlons bas; les voici; observons-les.

LISBETH.

Il n'y a personne, madame; vous vous êtes trompée.

CLÉMENTINE.

Paix, te dis-je. — Tiens, les vois-tu ? Adolphe lui prend la main, Polinska sourit...

LISBETH, *à demi-voix.*

Madame, madame.

CLÉMENTINE, *apercevant sa fille.*

Ah !

LISBETH, *à Rosalie.*

Allez, mademoiselle, faites ce que votre maman vous prescrit.

ROSALIE.

Chère maman que je vous embrasse encore.

CLÉMENTINE, *vivement.*Ah ! oui, encore. (*Elle l'embrasse.*)ROSALIE, *sortant en courant.*

Que je suis contente.

SCENE XIII.

(La nuit augmente.)

CLEMENTINE, LISBETH.

CLÉMENTINE.

Aimable enfant! — Le croirais-tu, Lisbeth? une sombre vapeur allait m'envelopper, quand une caresse de ma fille... Oui, je viens de l'éprouver, la présence de cet enfant est pour moi le rayon du jour qui chasse les ombres de la nuit.

LISBETH.

Allons dans ce pavillon.

CLÉMENTINE.

Oui; mais écoute: n'entends-je pas marcher auprès de nous. Va, Lisbeth, observe aux environs si personne ne peut venir nous surprendre.

LISBETH.

Oui, madame. *(Elles sortent par une évulisse, tandis que Polinska entre par l'autre.)*

SCENE XIV.

(Il fait tout-à-fait nuit; mais la lune éclaire.)

POLINSKA, seule.

Qu'a donc Rosalie, pour n'avoir pas voulu s'arrêter à me répondre et pour courir au château avec tant de précipitation? Il semble que cet enfant devine que j'ai causé le malheur de sa mère. Je m'en veux aussi à moi-même... Mais son père l'idolâtre; je l'aimerai sans doute. Gardons-nous qu'Adolphe surprenne jamais dans mon cœur un sentiment qui puisse lui déplaire. Ah! ne pensons en ce moment qu'au bonheur dont je vais jouir. J'aime Adolphe, j'en suis aimée; gloire, amour, fortune, tout se réunit pour combler tous mes vœux.

SCENE XV.

POLINSKA, CLEMENTINE.

CLÉMENTINE, reparaissant dans le fond.

C'est elle-même!

POLINSKA, tirant le portrait d'Adolphe.

Ce sont bien là ses traits. *(Clémentine s'approche doucement.)* la lune me les fait encore distinguer. Oui, voilà mon cher Adolphe!

CLÉMENTINE, à part.

Juste ciel!

POLINSKA, *continuant.*

Aujourd'hui l'amant le plus tendre, et demain mon époux.

CLEMENTINE, *lui enlevant le portrait.*

Perfide!

POLINSKA.

Grand dieu! que vois-je?

CLEMENTINE.

Jamais, jamais ton époux.

(Elle s'éloigne rapidement, en lui lançant un regard courroucé.)

SCÈNE XVI.

POLINSKA seule, ensuite ROSALIE.

Clémentine! c'est elle! je l'ai vue! *(courant voir dans le fond.)*
 Elle a disparu, je n'entends plus rien! n'est-ce point une illusion,
 une ombre vaine qui a trompé mes yeux? mais ce portrait que je
 tenais... ah! c'est bien la main de Clémentine qui vient de me l'en-
 lever! c'est sa voix, sa voix foudroyante qui m'a dit: jamais, ja-
 mais ton époux.

*(En ce moment, Rosalie qui précède son père, traverse le Théâtre en courant,
 et sort par la coulisse opposée.)*

Et c'était demain... où fuir, où cacher mon désespoir et ma
 honte!

SCÈNE XVII.

ADOLPHE, POLINSKA.

ADOLPHE, *accourant à Polinska.*

O ciel! que vous est-il arrivé, Madame?

POLINSKA, *avec un cri d'effroi.*

Ah! — c'est-vous, Adolphe!

ADOLPHE.

Répondez, Polinska, d'où vient le trouble...

POLINSKA.

Laissez-moi, laissez-moi.

ADOLPHE, *la retenant.*

Degrâce, ma chère Polinska.

POLINSKA.

Tremble, Adolphe, je l'ai vue, elle était là... là, à cette place.
 Laisse-moi; tu ne peux plus être mon époux.

ADOLPHE.

Qu'entends-je?

POLINSKA.

C'est du sein des morts que cet arrêt vient d'être prononcé.

(Elle sort éperdue.)

SCENE XVIII.

ADOLPHE, ROSALIE.

ADOLPHE.

Que veut-elle dire ? qu'a-t-elle vu ? d'où vient son effroi ?

ROSALIE, *rentrant.*

Pardon, mon bon ami, elle n'est plus dans le pavillon.

ADOLPHE.

Dans le pavillon ! qui donc, ma fille ?

ROSALIE.

Maman.

ADOLPHE, *avec force.*

Ta mère ! et tu l'as vue !

ROSALIE.

Oui, bon ami, je l'ai vue, je lui ai parlé : oh ! elle est bien aimable.

ADOLPHE, *avec le plus grand trouble.*

Sa mère ! (*vers la coulisse.*) holà quelqu'un. (*d lui-même.*) Voilà donc la cause du trouble de Polinska !

SCENE XIX.

Les Précédens, FREMANN, d'autres Domestiques et les Villageois.

FREMANN, *empressé.*

Monseigneur...

ADOLPHE.

Ah ! Frémann, mes amis, courez, cherchez partout dans ce jardin, vous la trouverez sans doute.

FREMANN.

Qui, M. le Baron ?

ADOLPHE, *en sortant.*

Clémentine. Courez, elle est vivante, elle est dans ce château.
(*Tout le monde se disperse en courant*)

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

Le théâtre représente le parc.

SCÈNE PREMIÈRE.

USBALD, POLINSKA.

USBALD *suivant Polinska qui va pour traverser le Théâtre*
Arrête, ma sœur.

POLINSKA.

Non, je n'écoute rien.

USBALD *la retenant.*

Arrête, te dis-je, ou crains tout des excès où je puis me porter. Que veux-tu faire? où t'entraîne un inutile désespoir?

POLINSKA.

Je n'en sais rien, mais je pars. Ma voiture m'attend à la sortie du parc, laisse-moi fuir, ou plutôt pars avec moi.

USBALD.

Non, je reste, et tu ne partiras pas.

POLINSKA.

Y penses-tu, mon frère... moi, rester plus long-tems dans des lieux où l'on vient de me voir arriver toute triomphante du titre d'épouse que j'allais recevoir d'Adolphe! n'a-t-on pas déjà contre-mandé les apprêts de cet hymen qui devait se célébrer ce matin même... Juste ciel! manque-t-il quelque chose à ma honte... ai-je pu recevoir un affront plus sanglant.

USBALD.

Eh bien, c'est cet affront qu'il faudra qu'Adolphe répare. Nous devons croire qu'il s'empressera de faire usage de l'acte qui le rend libre, pour satisfaire à ce qu'il nous doit. S'il osait balancer... mais non, non, calme tes allarmes, je saurai bien... oui, la main d'Adolphe est à toi, je te le garantis.

POLINSKA.

Comment? Quand Clémentine semble avoir recouvré tous ses charmes avec sa raison! quand je viens de la voir dans le délire de sa joie, s'applaudir à mes yeux d'être encore aimée de son époux! Quand je l'ai vu, cet époux cédant, je le veux croire, à cet attrait toujours puissant de retrouver vivante celle dont on a

pleuré la mort, quand je l'ai vu, dis-je, quand je l'ai surpris au moment où de l'air le plus tendre, il disait à ma rivale. « Oui Clémentine, tu m'as toujours été chère ! » dis-moi, dis-moi donc mon frère, quel serait encore notre espoir ?

USBALD.

Je ne le perds pas ainsi, moi. Tes craintes sont fondées, peut-être, et moi-même, je te l'avoue, je n'en suis point exempt. Mais en pareil cas, fuir un danger qu'il faut braver, c'est tout perdre. Veux-tu laisser le champ libre à ta rivale ? Mais réfléchis donc, comment peux-tu penser qu'Adolphe va redevenir épris d'une femme habituellement en démence, dont les accès plus ou moins fréquens la rendront toujours l'objet de sa pitié plutôt que de son amour.

POLINSKA.

Et si contre ton attente, Clémentine recouvrait entièrement sa raison !

USBALD.

Eh bien, voilà justement ce qui peut arriver, si tu pars. Mais reste et sa raison ne tiendra pas contre sa jalousie. Elle est calme en ce moment, faut-il s'en étonner ? Accueillie par son époux ; caressée par sa fille, elle croit encore que le mariage préparé n'avait d'autre motif que la persuasion de sa mort, elle croit encore que sa présence a suffi pour tout rompre ; mais quand elle va savoir que les nœuds qui la rendaient épouse, sont légalement brisés, qu'elle n'est plus enfin un obstacle aux résolutions d'Adolphe, tu verras ce que deviendra le calme de sa tête. Alors si frappée de ce nouveau coup, elle voit que nous n'avons pas quitté ce château...

POLINSKA

Arrête, Usbald. N'espère pas que je veuille contribuer par ma présence... Non, c'est une barbarie à laquelle je ne me prêterai jamais. Adieu.

USBALD, *la retenant avec colère.*

Tu veux donc... Eh bien, pars, j'agirai sans toi.

POLINSKA.

O ciel ! quels sont donc tes projets ?

USBALD, *sans réflexion.*

Que t'importe, si tu refuses de me seconder ? Je n'aurai point vainement perdu le fruit de l'incendie d'Asberg, il ne sera pas dit qu'une femme insensée aura déjoué toutes mes mesures et détruit mes plus chères espérances.

POLINSKA.

Qu'entends-je ? Il serait vrai que cet incendie fut ton ouvrage !

USBALD, *se reprenant.*

Mon ouvrage ! qu'ai-je dit qui te le fasse présumer ?

POLINSKA.

Cesse de t'en défendre, l'aveu t'en est échappé. Grand Dieu ! dans quel abîme m'as-tu précipitée ? Je frémis des desseins que

tu médites encore! Barbare! tu veux donc qu'on puisse dire de Polinska : elle fut la complice de l'assassin de Clémentine!

USBALD.

Ma sœur...

POLINSKA.

Laisse-moi, tu me fais horreur!

(Elle va pour sortir.)

USBALD.

Tu pars donc?

POLINSKA, s'arrêtant et avec intention.

Non, je reste au château.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

USBALD, seul.

Quel est son projet? n'importe; elle ne m'empêchera pas de la servir en dépit d'elle. Nous verrons après, si elle refusera d'en profiter. Elle reste, dit-elle: Tant mieux, c'est ce que je demande. La savoir encore dans ce château ne sera pas le moindre des tourmens de Clémentine. Ah! voici Ulric. Voyons s'il aura eu l'adresse...

SCÈNE III.

USBALD, ULRIC.

USBALD.

Eh bien Ulric?

ULRIC.

Vos ordres sont exécutés, M. le comte. Clémentine sait tout. Nous étions dans la galerie, quand nous l'avons vue paraître. Feignant de ne point l'apercevoir, nous eumes l'air de causer entre nous du divorce obtenu par le baron, de son mariage avec votre sœur, ayant soin d'ajouter que le retour de Clémentine n'y devait apporter qu'un retard de peu de durée. Le coup a porté, Clémentine a fait un cri et nous l'avons entendue qui disait en s'éloignant. « Je ne suis donc plus l'épouse, d'Adolphe! » Nous l'avons ensuite aperçue sortir du château, marcher précipitamment, s'arrêter tout à coup, marcher encore et montrer enfin toutes les marques d'une violente agitation.

USBALD.

A merveille! sa tête égarée va la livrer à notre disposition. Achève ton ouvrage, mon cher Ulric; c'est le moment de trancher enfin toutes les difficultés qui entravent nos desseins. Je suis las de souffrir de la faiblesse et des irrésolutions d'Adolphe. Préviens tes affidés, épie les démarches de Clémentine. Echappant à la surveillance de ses amis, elle peut errer seule assez loin de

château. En pareil cas, son état de démence rend vraisemblables mille accidens funestes qui peuvent lui arriver, par le seul effet du hasard.

ULRIC.

Je vous comprends, M. le comte. Vous voulez que je sois le hasard pour elle, et que ce soit moi qui amène l'un de ces mille accidens-là. Cela me paraît un peu... car enfin si le coup manque...

USBALD.

Eh bien, point de révélation à craindre de sa part. Une tête en délire n'enfante que des chimères, et son témoignage est nul. D'ailleurs cinq cents ducats sont bons à

ULRIC.

Cinq cents ducats ! allons, je vois qu'il lui arrivera malheur à la pauvre dame.

USBALD.

Paix, j'aperçois Lisbeth avec Bruno. Ils cherchent leur maîtresse peut-être. Tâchons de savoir...

(Ils se tiennent à l'écart.)

SCENE IV.

ULRIC, USBALD dans le fond. LISBETH, BRUNO.

BRUNO, en entrant à Lisbeth.

J vous assure, cousine, qu'elle est quelque part ici dans le parc. Il n'y a pas deux minutes qu'elle a passé à dix pas de moi.

USBALD, bas à Ulric.

Bon ! elle est dans le parc.

LISBETH, à Bruno.

Pourrais-tu me dire de quel côté ?

BRUNO.

Tout près d'ici, à l'étoile. Elle a pris le premier chemin à gauche.

USBALD, à part.

Fort bien (A Ulric.) Ecoute, Ulric. (Ils s'éloignent.)

LISBETH, les apercevant.

Eh, mon dieu !

SCENE V.

LISBETH. BRUNO.

BRUNO.

Quoi donc, ma cousine ?

LISBETH, à elle-même.

Oh ! c'est lui ?

BRUNO.

Qui, lui ?

LISBETH, de même.

Il l'a nommé Ulric. C'est bien lui.

(Elle regarde toujours par où ils sort sortis.)

BRUNO.

Vous connaissez le valet-de-chambre de M. le comte; mam'selle Lisbeth?

LISBETH, *distracte et les yeux vers la coulisse.*

Oui... oui, je le connais... mais qu'ont-ils donc à concerter entre eux? cela m'inquiète.

BRUNO.

Bon! est-ce que ça nous regarde? qu'ils s'occupent d'eux affaires, parlons des nôtres, et pis qu' nous v'là tete à tete, j' vous dirai sans barguigner...

LISBETH, *étendant le bras vers Bruno, sans quitter des yeux la coulisse.*

Paix donc!

BRUNO.

Eh jarni, vous m' faites peur!

LISBETH.

Les voilà qui se séparent Bruno, aide-moi, à chercher ma maîtresse. Tandis qu'elle se plaît à parcourir tous les lieux qui lui rappellent de doux souvenirs, ses ennemis peut-être....

BRUNO.

Mais dites-moi donc, cousine, pourquoi la vue de M. Ulric...

LISBETH.

Ulric est un scélérat. Je suis presque sûre que c'est lui qui a mis le feu au château d'Asberg.

BRUNO.

Ah mon dieu! s'il allait encore le mettre à celui-ci! il faut avertir M. le baron.

LISBETH.

Ce soin me regarde.

(Le Théâtre s'obscurcit.)

BRUNO.

Eh mais voyez donc, comme le tems s' couvre! s'il allait pleuvoir tandis que madame la baronne s' promène dans le parc.
(Il fait un éclair.)

LISBETH.

C'est un orage qui se prépare! vite, cherchons-la chacun de notre côté.
(Coup de tonnerre éloigné.)

Entends-tu? va, Bruno, prends ce sentier, tandis que moi...

BRUNO.

Oui, cousine. Si j' la rencontre, j' vous appellerai de toutes mes forces.
*(Il sort.)*LISBETH, *allant pour sortir aussi.*

Ma pauvre maîtresse! pourvu que cet orage... ô ciel! la voilà.

SCÈNE VI.

LISBETH, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE, *accourant en désordre à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre.*

Lisbeth? Lisbeth? où es-tu? — O ciel! m'aurait-elle aussi abandonnée!

LISBETH, *à part*

Je la vois, elle sait tout! (*haut*) me voici, madame.

CLÉMENTINE!

Qui es-tu? que me veux-tu? est-ce Polinska qui t'envoie? t'a-t-elle ordonné de venir épier sur mon visage les traces de mon désespoir?

LISBETH.

Ma chère maîtresse!

CLÉMENTINE.

Eh bien, retourne auprès d'elle, dis-lui que tu m'as trouvée calme et résignée. Dis-lui qu'aucune larme n'a mouillé ma paupière, qu'un juste dépit en a tari la source, enfin dis à Polinska qu'Adolphe, devenu son époux, n'est plus digne d'exciter mes regrets.

LISBETH.

Eh quoi, madame, ne reconnaissez-vous plus votre fidèle Lisbeth?

CLÉMENTINE.

Lisbeth! c'est toi, ma tendre amie! ah! viens, viens guider mes pas. Fuyons bien loin de Wolfenstein. Ce séjour n'est plus fait pour moi, Polinska l'habite, Adolphe n'est plus mon époux, les nœuds qui l'enchaînaient à moi sont brisés, il est tout à Polinska, fuyons fuyons.

LISBETH *la contenant.*

Mais, madame!... où voulez-vous aller.

CLÉMENTINE, *considérant les éclairs.*

Vois donc, Lisbeth... n'est-ce pas le pâle flambeau d'un hymen odieux qui jette dans la nuit sombre ces clartés effrayantes et fugitives.

LISBETH.

Non, Madame, non, Polinska n'épousera pas Adolphe.

CLÉMENTINE.

Elle ne l'épousera pas! — qui te l'a dit: n'ai-je pas entendu... ah! mon malheur est certain. Viens, cherchons loin de ces lieux, un antre obscur, dans la contrée la plus aride, la plus sauvage, c'est là que je veux me cacher, c'est là que je veux mourir. Partons, Lisbeth.

(*Le tonnerre redouble.*)

LISBETH.

Quoi, Madame, partir par cet orage affreux:

CLEMENTINE, *d'un air riant.*

Ah! — écoute! — il me plaît, cet orage. Son bruit imposant flatte mon oreille. S'il annonce le courroux du ciel, il ne doit épouvanter que les coupables; viens, suis-moi.

LISBETH.

Je vous suivrai partout. Mais cherchons d'abord près de ces lieux un abri sûr, où vous attendrez du moins que l'orage soit passé.

CLEMENTINE,

Ah! j'attendrais trop long-tems (*mettant la main sur son cœur.*) C'est aussi là que gronde l'orage, et celui-là n'est point prêt à s'apaiser.

LISBETH.

Ma chère maîtresse, vous voulez partir! quitter Wolfenstein! et votre Rosalie, vous ne la verrez donc plus.

CLEMENTINE.

Ma Rosalie!... oui, je veux la voir encore; lui dire un éternel adieu, et peut-être... (*pleurant.*) expirer de douleur en la quittant. (*éclair et tonnerre.*)

LISBETH.

Ah! l'orage ne finira pas... retournons au château, Madame; c'est là que Rosalie...

CLEMENTINE:

Au château! moi... jamais, jamais, ne m'ont-ils pas repoussée, chassée, bannie? — Affreux tourment... ah, je succombe à ma douleur. (*Elle s'appuie contre un arbre.*)

SCENE VII.

LISBETH, CLEMENTINE, ULRIC et trois autres qui
*qui se trouvent dans le fond, couverts de manteaux et avec les
chapeaux rabatus.* (*L'orage reprend plus fort.*)

LISBETH.

O mon dieu, quel parti prendre? si monseigneur, si quelqu'un pouvait venir à mon aide...

(Fort éclair, suivi immédiatement d'un violent coup de tonnerre. Lisbeth pousse un cri, en se couvrant le visage de ses deux mains. Clémentine éperdue se retourne et aperçoit les quatre hommes.)

CLEMENTINE.

Grand dieu.

(Ulric et les siens saisissent le moment; deux s'emparent de Clémentine, en même tems que les deux autres saisissent Lisbeth, en lui jettant un mouchoir sur le visage, et l'entraînant jusqu'à l'entrée d'une des coulisses du fond. Elle n'a pu pousser qu'un cri sourd.)

CLEMENTINE. *se débattant.*

Au secours, Lisbeth, Lisbeth...

ULRIC, *lui fermant la bouche d'un mouchoir.*

Plainte inutile, Madame, il faut nous suivre.

(*Il veut l'entraîner.*)

SCÈNE VIII.

POLINSKA et les Précédens.

POLINSKA *accourant et se jettant entre Ulric et Clémentine.*
Scélérats.

(Ulric et les siens restent un instant déconcertés.)

LISBETH, *se dégageant, à Polinska.*

Ah, madame...

ULRIC, *à demi-voix à Polinska; se découvrant un peu.*

Mais, madame la comtesse, c'est pour vous...

POLINSKA *avec force.*Retirez-vous, misérables. (*A part.*) C'est Ulric.LISBETH, *à part.*

O ciel, cet homme...

(Ulric sort d'un air incertain, les trois autres s'enfuient.)

CLEMENTINE *à elle-même.*

Et c'est Polinska !

POLINSKA, *à part.*

Elle n'est point ici en sûreté, comment faire ? — Ah, voici.

(L'orage est apaisé et le jour revient.)

SCÈNE IX.

CLEMENTINE, POLINSKA, LISBETH, SATURNIN.

LISBETH.

Ah, venez, venez, mon père.

SATURNIN, *encore dans la coulisse.*Les coquins, je m'en doutais, (*arrivant en scène.*) que vois-je ?
ils ne sont plus là.

POLINSKA.

Non, Saturnin, les brigands sont en fuite.

LISBETH.

Oui, mon père, Madame a paru et nous sommes sauvées.

SATURNIN.

Dieu soit loué, et sauriez-vous, Madame, qui sont ces hommes ?

POLINSKA.

Je ne les connais pas.

LISBETH, *à part.*

J'en connais un, moi.

POLINSKA, *à part.*

Perfide Usbald.

SATURNIN.

Je les ai vu passer, et rien qu'à leurs mines j'ai tremblé de leurs
mauvais desseins. (*bas à Lisbeth.*) J'ai reconnu Ulric.

La Folle.

LISBETH, *bas.*

C'était lui.

POLINSKA.

Lisbeth, Saturnin, veillez sur votre maîtresse. (à Clémentine.)
Je ne crains plus pour vous, Madame, je vous laisse.

CLEMENTINE, *la retenant.*

Ah, la vie que je vous dois...

POLINSKA.

Qu'allez-vous dire, Clémentine; ne me devez-vous pas aussi vos malheurs... ah, je fus bien coupable, et mes remords... mais je viens d'empêcher un crime affreux, il me reste au moins cette consolation. Adieu madame. (*Elle sort.*)

CLEMENTINE.

Polinska.

SATURNIN.

Lisbeth, je vois l'à bas Monseigneur je cours l'avertir.

LISBETH.

Oui, allez mon père. (*Saturnin sort précipitamment.*)

SCENE X.

CLEMENTINE, LISBETH.

LISBETH.

Madame, madame! monseigneur vient à nous:

CLÉMENTINE.

Il vient à nous!

LISBETH.

Parlez-lui sans crainte : il s'empressera de vous venger, j'en suis sûre.

CLÉMENTINE.

Ah! tu me fais trembler! parler à mon époux!

LISBETH.

Oui, oui, madame. J'ose même espérer... le voici.

CLÉMENTINE.

O mon dieu! donne-moi la force d'arrêter les écarts de mon imagination, que ta divine sagesse accorde la raison à mes discours et prête un charme à mes accens!

SCENE XI.

ADOLPHE, CLEMENTINE, LISBETH, BRUNO, et plusieurs
Domestiques.

ADOLPHE, à ses gens, en entrant.

Allez, parcourez le parc, veillez sur toutes les issues, que les coupables ne puissent s'échapper. (à l'un des domestiques.) Vous, restez. (*Bruno et les autres s'éloignent.*) Ma chère Clémentine, que viens-je d'apprendre? quels sont donc les misérables...

CLÉMENTINE, à Lisbeth.

Sa chère Clémentine ! je me soutiens à peine.

ADOLPHE, l'observant.

Ah ! je tremble que leur attentat n'ait produit sur vos sens...

CLÉMENTINE.

Non... non, Adolphe. Pardon, c'est votre présence . . . mais je puis vous entendre.

ADOLPHE, lui prenant la main.

De grâce, calmez-vous. On m'avait dit que l'orage vous avait surprise dans ce parc. Mon inquiétude me faisait vous chercher, quand j'ai rencontré Saturnin qui m'a raconté l'horrible attentat dont vous avez failli devenir victime.

CLÉMENTINE.

Oui, M. le Baron, j'étais perdue s'il n'était survenu quelqu'un...

ADOLPHE, l'interrompant.

Je sais . . . Mais qu'a donc voulu dire Saturnin, en me faisant entendre qu'Ulric . . .

LISBETH.

Monseigneur, Ulric était l'un des brigands. Mon père et moi l'avons reconnu.

ADOLPHE.

Qu'entends-je ? Lisbeth aussi . . . (*au domestique qui est resté dans le fond.*) Qu'on cherche le Comte Usbald. (*Le domestique sort.*) Ce serait l'infâme Ulric . . . juste ciel ! était-ce par de pareils moyens, était-ce en persécutant ma malheureuse épouse, qu'on espérait me séduire ? Ah ! malheur au traître qui m'aurait fait un tel outrage !

CLÉMENTINE.

Mon cher Adolphe ! . . .

ADOLPHE.

Non, je ne puis croire encore à cet excès de scélératesse. Mais dissipe tes allarmes, ma tendre amie. J'éclaircirai bientôt cet odieux mystère, et les coupables, quels qu'ils soient. . .

CLÉMENTINE.

Pourquoi s'occuper d'eux ? ils pouvaient m'ôter la vie, n'ai-je pas perdu tout ce qui peut me la rendre chère, le cœur d'Adolphe et jusqu'au titre de son épouse ?

ADOLPHE, avec émotion.

Clémentine, peux-tu croire que je serai assez barbare . . . Non non, ce ne sera point en vain que tu m'auras été rendue. Depuis hier, je te vois, je t'écoute, avec un étonnement, un plaisir . . . Ah ! pardonne mon erreur : quand je gémissais sur ton état déplorable, si j'avais pu me persuader qu'il dût cesser un jour, aurais-je jamais pensé . . .

CLÉMENTINE.

Te fais-je des reproches, mon ami ?

ADOLPHE.

Tant de raison , tant de douceur m'enchantent ! Va , ma chère Clémentine , je veux . . . (*à part.*) O ciel ! Usbald !

SCÈNE XII.

Les Précédens, USBALD, ensuite SATURNIN.

USBALD, *à part, en entrant.*

La voilà donc avec son époux ! ce maladroît d'Ulric ! (*haut*) baron , on vient de me dire que vous me demandiez.

ADOLPHE.

Oui , comte , pourriez-vous m'apprendre ce que fait en ce moment votre valet Ulric ?

USBALD, *avec trouble.*

Ulric ! , . mais quel intérêt cet homme . . .

ADOLPHE.

Je vous le dirai , veuillez me répondre.

USBALD, *tachant de se remettre.*

Je lui ai tantôt donné des ordres , il n'est plus au château. (*à part.*) Il est déjà loin sans doute , restons calme.

SATURNIN, *entrant.*

M. le Baron , la comtesse Polinska vient de partir.

ADOLPHE.

Polinska !

USBALD.

Ma sœur est partie ! (*à part.*) Plus d'espoir.

ADOLPHE.

M. le comte , vous connaissez ses motifs , peut-être.

USBALD, *avec embarras.*

Je ne lui en connais point d'autres que le retour de Mad. la baronne. Au reste , je crois qu'il me convient aussi peu qu'à ma sœur de rester plus long-tems auprès de vous ; adieu , baron.

(*Il va pour sortir.*)SATURNIN, *le retenant.*

Un moment , M. le comte.

USBALD

Quelle audace.

ADOLPHE

Qu'est-ce donc , Saturnin.

SATURNIN

Pardon , monseigneur ; mais M. le Comte n'a pas pour partir les motifs de sa sœur. C'est une fuite et non point un départ qu'il médite.

USBALD

Juste ciel ! que veut-on dire , qu'ose-t-on m'imputer ici.

LISBETH

L'incendie d'Asberg.

ADOLPHE

Grand dieu!

SATURNIN.

Et tout-à-l'heure le nouvel attentat contre notre bonne maîtresse (à *Usbald*) oui, monsieur, parmi les assassins, se trouvait l'un de vos agens, je l'ai reconnu, c'était Ulric.

USBALD

Affreuse calomnie!

LISBETH

Un scélérat s'est montré sous les murs d'Asberg, la veille de l'incendie, je l'ai reconnu, c'était Ulric.

ADOLPHE

O comble de l'horreur!

USBALD

Cela est faux, les imposteurs savent sans doute qu'Ulric n'est plus ici, pour les confondre.

SATURNIN

Il est vrai qu'il a su s'échapper, mais on le retrouvera, j'espère.

USBALD, à part

Je n'ai plus cette crainte. (*haut*) C'est ce que je desire. M. le baron, Ulric est sur la route de Vienne, faites courir sur ses pas.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, BRUNO, un Paysan qu'on amène, tous les Villageois et Gardes.

BRUNO

Place! place! (*à ceux qui le suivent*) arrivez, arrivez.

USBALD, inquiet.

Qu'est-ce que cela signifie?

ADOLPHE

Quel est cet homme.

BRUNO

Monseigneur, v' là un soi-disant paysan qu'j'avons trouvé sur la route de Munich.

USBALD, effrayé, à part.

De Munich! c'est sur cette route . . .

BRUNO

Comme, en nous voyant v' nir, i' cherchait à s' cacher dans un taillis, j'avons jugé qu' c'était un coquin, et j' l'avons arrêté; j'ai pourtant dans l'idée qu'il y a ici queuqu'un qui l' connaît. (*à Usbald, en otant le chapeau qui couvre le faux paysan,*) Voyez un peu, M. le comte.

USBALD, *à part.*

Ciel ! Ulric, ! (*haut*) Ulric. Saturnin et sa fille sont les seuls qui t'accusent, leur but est de me nuire, mais leur témoignage n'en fait qu'un, hâte-toi donc de prouver . . .

ULRIC.

M. le comte, il est trop tard, j'ai tout avoué.

USBALD, *à part.*

Je suis perdu ! (*Il va pour s'échapper.*)

ADOLPHE.

Qu'on saisisse Usbald.

USBALD, *avec colère.*

Eh quoi, Baron, c'est sur l'aveu de ce misérable que tu oses .

ADOLPHE

C'est sur le tien, scélérat, ton trouble t'a trahi. (*à ses gens*)
Qu'on l'entraîne.

USBALD, *tirant son épée.*

Non . . . laissez-moi . . . non, vous ne m'aurez point vivant.

(*Il se dégage, il sort, on le poursuit.*)

ADOLPHE

Courez tous et qu'il ne puisse échapper.

(*On emmène Ulric.*)

BRUNO, *regardant vers la coulisse*

Ah mon dieu ! il s'est jeté sur son épée et voilà qu'on l'emporte, tant mieux, c'est une peine qu'il évite à la justice.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, excepté USBALD et ULRIC, ROSALIE.

ROSALIE, *accourant à sa mère.*

Chère maman !

CLÉMENTINE.

Ah ! viens, ma Rosalie.

ADOLPHE

Et c'est à la sœur de ce misérable que j'allais donner ma main

CLÉMENTINE

Mon cher Adolphe, grâce pour Polinska, elle n'est point coupable des crimes de son frère.

ADOLPHE

Elle t'a sauvé la vie, je lui pardonne, mais je ne la reverrai jamais. O, mère de mon enfant, je veux dès demain que de nouveaux nœuds m'enchaînent à toi pour toujours.

CLÉMENTINE

Avec ma fille et mon époux, qui pourrait désormais troubler encore ma raison et mon bonheur.

20 11 67

FIN.